

La présence et l'image des Etats-Unis dans le "Mémorial d'Aix" de 1919 à 1939 *

Il peut sembler paradoxal de chercher dans un hebdomadaire provincial, consacré essentiellement aux affaires locales et parfois à la politique intérieure, des renseignements concernant l'histoire des relations internationales. Cependant, à certains égards, cette recherche ne s'avère pas infructueuse si, délaissant les publications de documents diplomatiques de la « grande histoire », l'on veut plus modestement rechercher l'image que les lecteurs d'un journal peuvent être amenés à se faire d'un pays étranger à travers les articles de ce journal.

L'hebdomadaire que nous avons dépouillé à cet effet est le *Mémorial d'Aix*, qui de 1837 à 1944 a « nourri » des générations d'Aixoïses et dont la collection complète, reliée en trente-sept grands volumes, se trouve à la Bibliothèque Méjanès, à Aix.

Fondé en 1837 sous le triple patronage de Thiers, alors député d'Aix, ancien et futur président du conseil, de l'historien Mignet et du comte Siméon qui, âgé de quatre-vingt-huit ans, était le doyen des Aixoïses illustres d'alors, le *Mémorial d'Aix et de la Provence*, d'abord hebdomadaire, est devenu bihebdomadaire à partir de 1894.

* Courte bibliographie concernant les rapports franco-américains de 1919 à 1939
Du côté français : Pierre RENOUVIN : *Histoire des relations internationales*,
t. VIII : *Les crises du XX^e siècle*, I : de 1914 à 1929 ;
II : de 1929 à 1945.

J.-B. DUROSELLE : *Histoire diplomatique de 1919 à nos jours*
(4^e édition, 1966, Librairie Dalloz).

J.-B. DUROSELLE : *De Wilson à Roosevelt. La politique extérieure des Etats-Unis de 1913 à 1945* (1960, A. Colin).

Du côté américain : T.-A. BAILEY : *A diplomatic history of the American People*
(New York).

A. DE CONDE : *A history of American Foreign Policy* (New York).

R.-W. LEOPOLD : *The Growth of American Foreign Policy*.

Par la suite, il a abrégé son titre en *Mémorial d'Aix*, mais allongé son sous-titre, qui est devenu à partir de novembre 1923 : « Journal politique commercial, littéraire et mondain - Feuille d'annonces judiciaires et légales. Journal bihebdomadaire fondé en 1837. » Ce sous-titre suffit d'ailleurs à indiquer que ses lecteurs se recrutaient essentiellement dans la bourgeoisie.

Son tirage n'a jamais fait l'objet d'une indication imprimée, mais une enquête orale, menée auprès des imprimeurs, nous a permis d'apprendre que d'environ 1.000 exemplaires en 1919, il se serait élevé à près de 8.000 en 1939.

Si la plupart des éditoriaux du *Mémorial* sont anonymes, on en trouve cependant parfois dus à des collaborateurs occasionnels de notoriété nationale et dont l'éveil politique va de la gauche radicale à la droite : Edouard Daladier (auteur d'un article — peu connu — sur la guerre gréco-turque, 17 septembre 1922), Emile Borel, Paul Reynaud (souvent de passage à Aix en tant que « bas-alpin »), André Siegfried, Lucien Romier, Jacques Bainville.

Certes l'Amérique n'est pas au centre des préoccupations des rédacteurs ni des lecteurs du *Mémorial*, et s'ils s'intéressent à un pays étranger, c'est naturellement avant tout à l'Allemagne dont les problèmes entre 1919 et 1939 sont évoqués dans près de deux cents articles¹.

Mais les Etats-Unis ne sont pas absents du *Mémorial* et, entre 1919 et 1939, en plus de nombreux « échos », une quarantaine d'articles de première page leur sont consacrés, mais leur répartition est très inégale selon les années². Analysons-les sommairement dans l'ordre chronologique.



En 1919 deux thèmes principaux sont abordés : le président Wilson... et l'accueil des étudiants américains à Aix. Le *Mémorial* du 5 janvier 1919 présente une courte poésie, envoyée par un lecteur, et intitulée :

1. Cf. nos trois études sur l'image de l'Allemagne dans le *Mémorial d'Aix et de la Provence*, dans les « *Mélanges Pierre Renouvin* » (P.U.F., 1966), au XC^e Congrès des Sociétés Savantes (Nice, 1965) et au XCI^e Congrès des Sociétés Savantes (Rennes, 1966).

2. L'intérêt du *Mémorial* pour les Etats-Unis est d'ailleurs fort ancien : à preuve, l'article très documenté du 29 décembre 1844, consacré au président J.-K. Polk, que récemment M. Chaunu a salué comme « le plus grand président, peut-être, des Etats-Unis » (*L'Amérique et les Amériques*, p. 188).

Aux Étudiants Américains

LE SALUT DE LA VILLE D'AIX

Jeunes gens qui déposez vos armes de victoire pour venir vous initier à nos méthodes du haut enseignement, l'antique capitale de la Provence vous adresse son salut fraternel !

Avant tout, elle vous doit un témoignage ému de sa profonde gratitude, vous avez quitté vos familles, votre cher *home*, vous avez franchi l'Atlantique pour défendre notre sol, nos foyers et notre indépendance nationale.

Vous l'avez fait avec un élan et une simplicité touchantes. Le mot de votre illustre généralissime *Pershing* nous a tous si profondément émus ; dès son arrivée à Paris, sa première visite fût pour la tombe de Lafayette et s'inclinant profondément : « Lafayette, c'est nous, nous sommes là ! »

Vous étiez là en effet, nobles fils de la jeune Amérique avec toutes les énergies de votre cœur, prêts à sacrifier votre vie afin que vivent la liberté et la fierté de notre race, associant les étoiles de vos glorieux drapeaux à nos trois couleurs.

Vous étiez là avec vos immenses convois d'armes, de munitions, d'approvisionnements de toutes sortes.

Vous étiez là surtout avec votre jeune et magnifique enthousiasme, heureux et étonnés de voir qu'il égalait celui de nos poilus vieilliss par quatre années de durs combats. Et eux qui s'y connaissaient en héroïsme, frémirent d'orgueil et de joie en

pour la liberté du monde. Si vous trouvez chez nous de la réserve, n'allez pas prendre cela pour de la froideur, c'est simplement timidité qui vite sera dissipée par votre franche cordialité, car en dépit de la légende de Tartarie, vous serez surpris peut-être de constater que le Provençal est timide.

Jeunes Américains, vaillants soldats hier, laborieux étudiants, aujourd'hui, hôtes désirés, *Le Mémorial* au nom de la Ville d'Aix vous souhaite la bienvenue !

LE VIEIL AIXOIS.

Le mouvement intellectuel

A AIX

C'est décidément la reprise et le développement intensif de la vie intellectuelle à Aix qui aura été la caractéristique de la saison printanière que nous abordons.

Voici constituée définitivement, et, demain installée dans un coquet local du Cours Mirabeau, la *Société des Amis des Arts d'Aix-en-Provence*. Un programme séduisant, précis et pratique : organisation d'expositions les unes permanentes, les autres temporaires) d'œuvres d'artistes aixois et provençaux, — et aussi d'œuvres scolaires de nos jeunes débutants ; organisation de conférences sur des sujets d'art et de visites aux musées, sites et monuments intéressants de la région. — Quelle belle œuvre de vulgarisation s'adressant au grand public et susceptible de donner, surtout

« Le jour du Président Wilson
Vive la France ! »

Ce double titre est significatif. Plus inattendue est la pointe antibolchevique qui termine ces vers :

« Que la hideur bolchevique
Ne vienne honteusement jamais
Te submerger, O République,
Du bon goût et des bons Français. »

L'éditorial du 28 janvier 1919, intitulé « Préface », est plus sérieux et donne de larges extraits du discours de Wilson à la séance inaugurale de la Conférence de la Paix.

« La France, a dit M. Wilson, mérite par ses souffrances et ses sacrifices un tribut spécial. Mais c'est aussi à l'homme qui est son grand serviteur que nous voulons rendre hommage et faire honneur. Depuis que nous sommes en rapport avec lui, nous avons appris à admirer la puissance de sa direction, la force et le sens de son action, et ceux qui ont travaillé de près avec lui ont acquis pour lui une véritable affection.

Ceux-là savent aussi avec quelle ardeur il travaille pour ce que nous voulons nous-mêmes car nous voulons tous enlever des épaules de l'humanité le poids effroyable qui pèse sur elle... »

Et le journaliste de conclure :

« La France et le monde retiendront le langage en accord parfait de MM. Wilson, Poincaré, Lloyd George et Clemenceau comme la préface de ces grandes assises de l'Humanité... »

A travers l'année 1919 de nombreux articles sont consacrés à l'accueil des étudiants américains à Aix. Les Facultés des Lettres et de Droit d'Aix se disposent en effet à recevoir à leurs cours cent dix étudiants américains, tous jeunes officiers, « des meilleures familles des Etats-Unis » (18 février 1919).

L'éditorial du 23 février intitulé : « Aux Etudiants Américains, le Salut de la ville d'Aix » constitue un morceau de bravoure assez bien enlevé.

Il commence par l'inévitable : « La Fayette, nous voilà » du général Pershing et poursuit :

« Vous étiez là, en effet, nobles fils de la jeune Amérique, avec toutes les énergies de votre cœur, prêts à sacrifier votre vie afin que vivent la liberté et la fierté de votre race, associant les étoiles de vos glorieux drapeaux à nos trois couleurs... »

Et il conclut :

« Entrez donc dans notre cité comme dans une cité amie et conquise d'avance. Tous vous feront bon et cordial accueil. La famille française, provençale surtout, est peut-être trop fermée. C'est d'ailleurs son hon-

neur. Mais elle s'ouvrira pour vous, elle vous offrira... ce qu'elle a de meilleur et de plus précieux : une place au foyer, vous rappelant votre cher "home" si lointain, que vous avez quitté pour venir combattre pour notre patrie et pour la liberté du monde... »

La chronique « mondaine » du *Mémorial* s'en donne à cœur joie, lors des nombreuses réceptions offertes aux hôtes américains par les autorités et par divers particuliers, dont le baron d'Albertas dans son domaine de Bouc-Bel-Air. Pour permettre aux étudiants américains d'Aix et à ceux de Marseille de se rencontrer, la Compagnie des tramways Aix-Marseille met gracieusement ses voitures à leur disposition.

Un article provençal intitulé : « L'Escolo de Lar a li Estudiant-soudard American » étudie les rapports entre le Félibrige et l'Amérique (30 mars 1919).

Enfin, lorsque est reçue à Aix la « mission américaine de rapprochement commercial et intellectuel », les discours n'en finissent plus. Comme spécimen de l'éloquence de ce temps, relevons ce passage de l'allocution du porte-parole de la Société des Amis de l'Université Aix-Marseille, qui, s'adressant à la jeunesse américaine, l'invitait à venir en Provence en ces termes :

« Comme aux jours héroïques récemment vécus vos légions s'allièrent à nos poilus pour reconquérir et libérer la Lorraine vidée par les Huns, que dans les sillons de la vieille terre provençale, les petits-fils d'Abraham Lincoln viennent nombreux fraterniser avec les descendants de ceux qui, il y a 2 000 ans, repoussèrent l'invasion des Cimbres et des Teutons dans la plaine de Sainte-Victoire. » (20 juin 1919.)

Ainsi à partir de 1919 et jusqu'en 1921, le temps est à l'euphorie et les contacts franco-américains sont placés sous le signe de la cordialité la plus totale.



A cette phase d'euphorie succède de 1922 à 1927 ce qu'on pourrait appeler la phase de la curiosité et de l'information. On y dénombre les illustrations françaises qui vont aux Etats-Unis... Mistinguett en tête.

Un certain nombre d'Américains ont droit à des éloges. L'article du 12 août 1923 sur « la carrière et les profits d'un magnat américain » évoque la vie, l'œuvre et la fortune de Henry Ford, qu'on

soupçonne d'aspirer à la Maison Blanche. Mais pour les présidents Harding et Coolidge, le *Mémorial* se borne à quelques inoffensives anecdotes (26 août 1925).

Il adresse un grand coup de chapeau rétrospectif à « un Américain à Sainte-Hélène » : il s'agit de William Carroll, consul des Etats-Unis à Sainte-Hélène lors de la captivité de Napoléon, et dont les descendants ont gardé le culte de l'Empereur comme un « héritage de famille ». L'actuelle Mrs Carroll vient de confier à un journaliste américain :

« J'ai lu tant de fois son histoire que je connais la vie de l'Empereur aussi bien que n'importe lequel de ses plus fervents admirateurs. » (5 octobre 1924.)

Mais cette admiration pour des Américains pris individuellement n'exclut nullement la critique sévère de certains aspects de la vie américaine. C'est ainsi que les danses et les mœurs chorégraphiques américaines sont flétries dans l'écho du 18 novembre 1923, intitulé : « American dancings ».

Quant à la « sécheresse américaine », c'est-à-dire le régime sec et la prohibition, elle apparaît, tel le serpent de mer, dans les périodes creuses du *Mémorial*. Ne retenons qu'un exemple : le 11 avril 1926 est évoqué le « roi des bootleggers » qui vient de publier ses mémoires dans le *Colliers Weekly* :

« Ce souverain sans couronne pourrait en posséder une, d'or massif ou de platine, tant furent colossaux les bénéfices tirés par lui de la contrebande de l'alcool. »

Après l'énumération de quelques-unes de ses performances, voici la conclusion :

« Comme on lui demandait s'il pensait que la loi sur la prohibition pût durer longtemps encore : « Je ne vois pas, répondit-il, comment on pourrait abroger une loi à laquelle tant de politiciens et tant de malfaiteurs doivent les uns de telles fortunes, les autres une telle réputation. »

Plus intéressante nous apparaît en avril et mai 1926, une savoureuse chronique intitulée : « Les Propos du major Rimpsey », qui est visiblement inspirée des ouvrages d'André Maurois : *Les silences du colonel Bramble* et *Les discours du docteur O'Grady*. Le héros fictif du récit est un major américain, originaire de Boston, qui a fait la guerre en France. L'auteur place dans la bouche du major une critique de ce qu'on pourrait appeler la « somnolence » aixoise des années 1920 :

« Si Aix était en Amérique, depuis longtemps des syndicats privés conduiraient dans nos murs des caravanes d'étrangers. Ils auraient construit des hôtels pour les recevoir, des établissements pour les distraire, donné à l'administration municipale les fonds nécessaires à l'amélioration du pavé et ressuscité "la morte Exquise". »

Son interlocuteur aixois lui répond par des considérations sur la psychologie américaine et française :

« Nous ne mesurons pas les hommes à la même toise. L'Amérique, pays neuf où récemment encore tout était à créer, goûte l'initiative individuelle dont elle vit. Et son gouvernement, en s'abstenant de l'entraver, croit suffisant de garantir la paix publique.

« La France est un parc peigné et ratissé depuis trois siècles. On ne saurait y faire une plantation nouvelle sans toucher à celles du passé. C'est pourquoi il est placé sous la sauvegarde de tous les citoyens, protégé contre les entreprises privées par une multitude de gardes, et administré par la collectivité. »

Il n'empêche que les pertinentes critiques du major Rimpsey font de lui un personnage sympathique.

Pour être au deuxième plan pendant la phase 1922-1927, les problèmes politiques ne sont cependant pas entièrement négligés, en particulier le problème des dettes interalliées, qui donne lieu le 29 août 1926 (c'est-à-dire quelques mois après la signature de l'accord Mellin-Béranger) à l'information suivante :

« Nous pouvons désormais, sans bourse délier, payer notre dette à l'Amérique. » Comment ? La réponse est donnée par un député de la Cochinchine : « Nous offrirons au gouvernement de Washington de mettre en Indochine, à la disposition de groupements financiers américains associés à des groupements financiers français, à titre de concession, un million d'hectares propres à la culture du caoutchouc... Ce serait pour les Etats-Unis un avantage énorme de pouvoir assurer les besoins de leur consommation au moyen de plantations dont ils auraient la direction... »

Et l'auteur de l'article conclut :

« Voilà peut-être la solution idéale pour dégager la France de paiements qui risqueraient de l'écraser, tout en accordant à l'Amérique de légitimes satisfactions. »

Sous l'angle des rapports franco-américains, l'année 1928 est dominée par le pacte Briand-Kellogg, que le *Mémorial* du 26 août 1928 célèbre par un brillant éditorial du mathématicien Emile Borel dont on oublie parfois qu'il fut député radical de l'Aveyron et ministre de la Marine dans le cabinet d'un autre grand mathématicien, Paul Painlevé (1925). E. Borel voit dans le

« pacte contre la guerre... un événement d'une portée considérable, car il établit entre les nations civilisées une solidarité qui avait été rompue le jour où les Etats-Unis avaient refusé de sanctionner le

traité de Versailles et d'adhérer à la Société des Nations... On doit se réjouir de voir les Etats-Unis se lier par un pacte solennel dans lequel se trouvent affirmés les principes pacifiques qui sont à la base même de l'institution universelle qu'avait rêvée le président Wilson... Il n'est nullement indifférent qu'un grand peuple, comme les Etats-Unis, appose sa signature au bas d'un document qui condamne officiellement la guerre...

Il n'est pas douteux que, sans aller jusqu'à l'intervention armée, les Etats-Unis ne pourront pas voir d'un œil favorable une rupture des engagements auxquels ils auront eux-mêmes souscrit »...

Et voici la conclusion, rayonnante d'optimisme :

« En contresignant un pacte qui sera certainement avalisé par toutes les puissances ayant adhéré à la Société des Nations, les Etats-Unis augmenteront singulièrement la force et le prestige de cette grande institution, et ils se trouveront certainement conduits à appuyer de leur autorité morale tous les progrès réalisés à Genève en vue d'empêcher les conflits armés. »

Le pacte Briand-Kellog, qui constituait le triomphe de la sécurité collective, semblait aussi marquer l'apogée de l'amitié politique franco-américaine.



Mais avec la crise économique mondiale et la présidence de Hoover (1929-1933), tout change. Le moratoire Hoover ne suscite guère l'enthousiasme du *Mémorial* qui écrit, le 19 juillet 1931, dans un article intitulé « La faillite de l'Allemagne » :

« Le président Hoover, d'un ton comminatoire, imposa aux alliés un moratorium d'un an qui sera suivi sans doute de beaucoup d'autres en faveur de l'Allemagne. »

Cependant, si le *Mémorial* dit « non » à Hoover, il dit « oui » à Roosevelt à qui il consacre, le 4 décembre 1932, un éditorial flatteur dont voici quelques passages :

« M. Franklin Roosevelt, l'élu du triomphal plébiscite américain, va-t-il instaurer une politique nouvelle dans les relations entre l'ancien monde et le nouveau ? Beaucoup le croient ou l'espèrent... »

« Le nouveau président américain est un très grand bourgeois, national jusqu'aux moelles, pénétré des plus hautes traditions de sa famille et de son pays... »

« Dégagé, en outre, par son immense prestige personnel et l'autorité de son grand nom, de toute servitude vis-à-vis de ces redoutables puissances de police et d'argent, de mercantilisme et de corruption dont son prédécesseur, M. Hoover, avait fini par être captif, M. F. Roosevelt commencera sa présidence dans des conditions de liberté et de probité qui font bien augurer de sa haute magistrature... On attend de son avènement de grandes réformes et on pense que ce sera le commencement d'une

nouvelle ère américaine. M. F. Roosevelt n'est pas non plus partisan, comme l'était son prédécesseur, de l'implacable guerre de tarifs et il s'emploiera sans doute à amener une détente par une réadaptation des droits de douane.

« En un mot, l'élection du Président Roosevelt s'annonce sous de très heureux auspices et c'est pourquoi elle a été accueillie en France par des témoignages non dissimulés d'une vive sympathie. »

En 1933, deux articles traitent des problèmes de l'économie américaine et un des dettes interalliées. Le *Mémorial* du 23 avril 1933 montre à quel point l'absence de réserves a été néfaste à l'économie américaine :

« Après avoir émerveillé le monde, pendant des années, par le haut niveau de leurs salaires, après avoir fait du salaire élevé l'une des conditions essentielles du patronat lui-même et de l'industrie, les Etats-Unis sont entrés, non sans secousses douloureuses, dans une voie opposée. C'est sans joie, croyez-le, que nous notons cette reculade... Récemment, le ministre du Commerce... a fait un aveu d'impuissance : Beaucoup de sociétés qui n'avaient pas accumulé de réserves assez fortes dans les années de prospérité se trouvent dans une position extrêmement difficile... La France a fait presque sans le vouloir et sans le savoir, par prudence et tradition paysannes, la preuve que la réserve compte plus que l'outillage. »

Le 9 juillet 1933, un article intitulé : « Echos des Etats-Unis » est consacré au problème des dettes interalliées.

« Certes, il ne faut pas se le dissimuler, la masse du peuple américain et partant le Congrès ne sont pas encore mûrs pour la seule solution possible : le coup d'éponge. Du moins le nombre d'Américains qui voient nettement que leur pays aurait tort de persister dans son attitude de créancier intransigeant va-t-il augmentant de jour en jour. »

« ... Un journaliste américain, Walter Lippmann, soutient dans le *Herald Tribune* la thèse suivant laquelle le Président Hoover, par l'octroi de son fameux moratoire à l'Allemagne, a *détriqué le mécanisme du paiement des dettes*. C'est l'évidence même.

« Terminons par l'apostrophe du sénateur Carter Glass... lors de la discussion relative à l'acceptation par le Président Roosevelt du paiement symbolique anglais de dix millions de dollars. "Auriez-vous préféré que votre fils fût tué plutôt que de perdre quelques malheureux dollars ?"

« Dans la guerre commune, les uns ont payé de leur argent, les autres de leur sang. De cela aussi on commence à se rendre compte aux Etats-Unis.

« La victoire du bon sens est en marche. C'est tant mieux pour la France, tant mieux pour l'Amérique, tant mieux pour le Monde... »

Mais huit jours plus tard, le 16 juillet 1933, la politique monétaire américaine est sévèrement condamnée.

« On sait les faits. Ils sont d'une extrême gravité. Les gouvernements des cinq pays dont la monnaie est encore reliée à l'or : France, Italie, Belgique, Hollande et Suisse ont signé une déclaration affirmant leur résolution de défendre l'étalon-or... L'Amérique... a fait connaître que sa situa-

tion particulière, fortifiée par les illusions qui triomphent en ce moment Outre-Océan, ne lui permettait pas d'effectuer, pas même de promettre le retour à l'étalon-or... Ainsi... la Conférence de Londres, assemblée à grand fracas pour tenter une impossible unification économique du monde, aboutit à affirmer un flagrant désaccord entre le monde latin et le monde anglo-saxon sur la question primordiale entre toutes de la stabilisation des monnaies !

« L'Amérique désire se lancer dans l'expérience hasardeuse de l'inflation, dont les pays européens ont fait l'épreuve désastreuse... »

Enfin, le 15 janvier 1934, Paul Reynaud, dans un éditorial intitulé « Guerre et démocratie », s'en prend à la politique extérieure des Etats-Unis :

« L'incertitude politique de l'Europe eût été pratiquement annihilée si le peuple américain avait tenu la parole donnée en son nom par le Président Wilson, s'il était entré dans la Société des Nations, s'il avait ratifié le traité de garantie de la frontière du Rhin...

« Le peuple américain, fatigué d'avoir longtemps fixé son attention sur l'Europe et de lui avoir fait des sacrifices, l'a jetée au rebut dès le lendemain de l'armistice.

« Le Président Roosevelt, sous-secrétaire d'Etat à la Marine du Président Wilson, donc solidaire de sa politique, vient de désavouer, dans un discours sensationnel, le traité de Versailles signé par son chef.

« Et pourtant le Président Roosevelt est allé à l'extrême limite de l'audace en faisant l'éloge de la Société des Nations, facteur de paix. Il s'est empressé d'ajouter que les Etats-Unis qui l'ont inventée n'en feront jamais partie et resteront seulement en relations avec elle.

« Il était temps. Un mot de plus et il était désavoué par son opinion publique... »

Puis, pendant près de trois ans, le *Mémorial* est pratiquement muet sur les Etats-Unis, qui ne réapparaissent que le 14 novembre 1937 dans un éditorial intitulé « L'Amérique et la paix ». Mais cet éditorial ne se comprend que si l'on se rappelle que six semaines plus tôt, dans le célèbre « Discours de la Quarantaine » du 5 octobre 1937, Roosevelt s'était distancé des isolationnistes en préconisant « un effort concerté pour s'opposer aux violations des traités ».

Cependant l'éditorialiste ne se fait pas d'illusions excessives :

« ... Ah ! si l'Amérique voulait ! Ah ! si elle se mettait à jouer dans le monde le rôle d'arbitre que sa puissance et ses ressources rendraient souverain, beaucoup de problèmes se résoudraient aisément et beaucoup d'inquiétudes disparaîtraient...

« Le Président Roosevelt fait entendre parfois des paroles qui montrent en lui un citoyen du monde, conscient d'une solidarité universelle, et qui distingue, dans un lointain avenir, les dangers d'une séparation trop nette entre deux parties de l'univers. Mais l'opinion américaine, dans son immense majorité, est opposée à une intervention dans nos affaires. Elle peut s'intéresser et s'intéresse en effet au conflit d'Extrême-Orient parce qu'il la touche de près. Ne comptons pas qu'elle se passionne pour des

démêlés européens, ni qu'elle permette une action pour ou contre la France, l'Angleterre, l'Italie et l'Allemagne... »

Tel est le seul éditorial, parfaitement lucide, consacré à l'Amérique en 1937.

En 1938, l'Amérique ne figure dans le *Mémorial* que sous la forme d'une conférence faite par Pierre Hamp au grand amphithéâtre de l'Ecole Nationale des Arts et Métiers d'Aix, le 16 janvier. Il s'agit d'une analyse psychologique, économique et sociale des Etats-Unis, dans la ligne d'André Siegfried. D'après les questions posées au conférencier, on discerne un public curieux des problèmes américains.

Avec l'année 1939, les Etats-Unis font leur « rentrée » au *Mémorial* sous la forme de trois éditoriaux, consacrés tous trois à la politique extérieure.

Le premier, du 5 février 1939, est intitulé : « Opinions d'Amérique » et salue avec joie le recul de l'isolationnisme :

« ... Le fait est que M. Roosevelt a plusieurs fois proclamé qu'en cas de conflit son pays ne pourrait demeurer neutre et indifférent. Le fait est aussi qu'une notable partie de l'opinion publique lui donne raison sur ce point. Le fait est que les industriels américains n'hésitent pas à nous concéder des fournitures de guerre, et en particulier des avions. Nous savons bien que la théorie de l'isolement n'a pas perdu tous ses partisans de l'autre côté de l'Atlantique. Mais nous voyons aussi qu'elle est fortement battue en brèche et qu'une foule toujours croissante d'Américains la tiennent à la fois pour impie et dangereuse... »

Et l'article se termine par l'évocation des « ressources illimitées » que les Etats-Unis mettraient à la disposition de la France et de l'Angleterre en cas de conflit.

Trois semaines plus tard, le 26 février, un article intitulé « L'Amérique et nous » se félicite du vote massif de la chambre des représentants en faveur des crédits de réarmement et en tire des conclusions rassurantes.

« Aussi avons-nous le droit d'être optimistes. Les agresseurs éventuels sont avertis dès maintenant que l'Angleterre et les Etats-Unis se mèleraient à la lutte... Dès le premier jour des hostilités, un blocus paralyserait les agresseurs, réduits à compter uniquement sur leur production intérieure. Ils devraient donc à tout prix remporter la victoire en quelques semaines et tous les experts sont d'accord pour reconnaître que cette hypothèse est absurde.

« Cinq cents avions nouveaux, les plus puissants et les plus modernes, sont fabriqués pour nous dans les usines américaines... »

Enfin l'article du 23 avril 1939, intitulé « La lumière à l'horizon », fait suite au célèbre discours de Roosevelt du 14 avril 1939, discours suivi des messages à Hitler et Mussolini leur demandant de donner l'assurance que leurs forces armées n'attaqueraient aucun des trente pays dont la liste était jointe. Les passages les plus significatifs de l'article nous paraissent les suivants :

« Il est permis de noter avec un complet optimisme la conclusion du discours : "Nous avons un intérêt dans les affaires mondiales. Notre volonté de paix peut être aussi puissante que notre volonté de défense mutuelle...". Il faut en déduire que les Etats-Unis interviendront pour maintenir la paix, ce qui est d'une importance capitale... L'opinion américaine se prépare à défendre des principes qui semblent aux libres citoyens des Etats-Unis être l'unique garantie de la civilisation et donner seuls du prix à la vie. »

L'éditorialiste semble donc convaincu que Roosevelt a réussi à briser l'isolationnisme de la masse américaine, ce en quoi il témoignait, à la date indiquée, de plus d'optimisme que de lucidité.



Comment se présente au total la courbe des rapports franco-américains entre 1919 et 1939 pour un lecteur du *Mémorial* ?

A l'euphorie (1919-1921), faisant suite à la victoire remportée en commun, succède une phase de curiosité informative (1922-1927), couronnée par la nouvelle euphorie passagère liée au pacte Briand-Kellog. Mais la question des dettes interalliées et le moratoire Hoover (1931) jettent un froid entre les deux pays, froid que l'avènement de Roosevelt semble d'abord atténuer mais ne réussit pas à faire disparaître. Ce n'est qu'à partir d'octobre 1937, quand Roosevelt abandonne sa politique extérieure première manière, c'est-à-dire le neutralisme, que les rapports franco-américains retrouvent le chemin de l'amitié confiante.

Rappelons par ailleurs que la présence des Etats-Unis dans le *Mémorial* est intermittente. Il y a des périodes « creuses » au nombre de trois : 1929-1931, 1934-1937, 1938. Essayons de les expliquer. La première période creuse, celle de 1929-1931, correspond au début de la « grande dépression » dont le *Mémorial* n'entretient guère ses lecteurs. Quant au président Hoover, il ne saurait rallier ses suffrages. Rien d'étonnant à cela puisque, dans plus d'un domaine « Hoover... manifesta à l'égard de l'attitude

française l'incompréhension la plus totale³ ». La deuxième période creuse, celle de 1934-1937, correspond à la fois aux vastes efforts de politique intérieure du *New Deal* et à la vague d'isolationnisme marquée par le vote des lois de neutralité de 1935, 1936 et 1937. Quant au « vide » de l'année 1938, il s'explique par le simple fait que « l'année 1938 est l'une des plus creuses de toute la diplomatie américaine⁴ ».

Ainsi l'absence des Etats-Unis dans le *Mémorial* pendant certaines années s'explique soit par une politique extérieure américaine peu compréhensive à l'égard de la France, comme ce fut le cas sous Hoover, soit par l'inconsistance même de cette politique extérieure, comme ce fut longtemps le cas sous Roosevelt, à propos de qui M. Renouvin écrit : « A aucun moment, entre 1933 et 1938, les Etats-Unis ne jouent, dans les relations internationales, le rôle que devrait leur assurer leur primauté économique⁵. »

Si les relations franco-américaines ont connu, inévitablement, de 1919 à 1939 des hauts et des bas, on peut cependant noter que, pour les lecteurs du *Mémorial*, de la confiance en Wilson à la confiance finale en Roosevelt, le cercle de l'optimisme se referme sur lui-même. Wilson et Roosevelt sont d'ailleurs les deux seuls présidents que le *Mémorial* ait vraiment pris au sérieux et auxquels il ait adressé des éloges non mesurés.

Le « mirage américain », présent au lendemain de la Première Guerre mondiale, reparait à la veille de la Seconde Guerre mondiale, tel nous semble être un des principaux résultats de notre enquête.

André MEYER,

3. DUROSELLE, *De Wilson à Roosevelt*, p. 220.

4. DUROSELLE, *ibid.*, p. 277.

5. P. RENOUVIN, *Histoire des relations internationales*, t. VIII, vol. II : de 1929 à 1945.